

*Santiago H. Amigorena*

# Une enfance laconique



Extrait de la publication



# Une enfance laconique



Santiago H. Amigorena

# Une enfance laconique

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1998  
ISBN : 2-86744-619-8

## AU LECTEUR

Le retour est un instant toujours lointain. Le soi-disant plaisir des projets, auquel astreint la vie quotidienne et qui n'existe pas en déplacement, affleure lentement, s'enchevêtre encore dans le regret de voir se figer en souvenirs les aléas vécus en ce laps de temps arrêté que fut le voyage ; des souvenirs que nous penserons pouvoir classer, ordonner, éclaircir ou obscurcir de notre lumière intime selon notre propre vouloir. Le retour est l'instant où le voyage s'accomplit, et ne s'accomplit jamais vraiment.

C'est pour ça que l'histoire commence aujourd'hui. J'ai trente ans et j'habite Paris. Le lieu d'où le retour s'effectue n'a guère d'importance. Le retour définitif auquel j'aspire maintenant ne

dépend pas de lui. Ma vie fut simple : je n'ai jamais parlé, j'ai toujours écrit. L'écriture a été pour moi, jusqu'à il y a quelques années, le seul moyen d'espérer pouvoir m'exprimer. Dans cette première partie de mon existence, chaque souvenir, chaque pensée, était une souffrance qui ne s'atténuait que lorsqu'elle s'oubliait sur le papier. Je supportais mes douleurs, mes douleurs aiguës autres que dentaires, en inventant ma manière singulière. Et puis, il y a quatre ans – était-ce dû à la fatigue, à l'ennui? – je me suis demandé : s'oublie-t-elles vraiment? un souvenir disparaît-il parfois pleinement, tout à fait, irrévocablement? Peut-on se défaire à jamais de la douceur paradoxale d'une nuit d'été agitée par un cauchemar? Dans le doute, sans véritablement le décider, j'ai arrêté d'écrire. Je pensais que cela suffirait, j'étais naïvement convaincu que si je cessais d'écrire, si je n'entretenais plus ce simulacre, toujours insatisfait, de communication, j'apprendrais à parler. Comme cela eût été simple! Je nous aurais épargné, à vous comme à moi, cette écriture nouvelle, forcée, inodore et incolore. Mais voilà, il n'en a rien été. Avant, j'écrivais sans raison, ne me souciant jamais de savoir si ces mots que je couchais sur le papier comme des filles sur des lits malpropres seraient un jour lus. Il s'agissait exclusivement de textes courts qui, me semblait-il, pouvaient *dire* des choses. Je cherchais ma langue comme si elle était hors de moi, comme si ce n'était pas moi qui étais



dehors. Puis, pendant quatre longues années, je n'ai ni écrit ni parlé : les souvenirs et les douleurs ont continué. A présent, le dessein est donc de ne plus mentir, d'avouer noir sur blanc comment l'écriture a abreuvé mon silence, comment elle m'a éloigné du monde, comment elle m'a exclu de moi-même. Alors, autant vous prévenir, vous aurez droit à la totale : le premier cauchemar, la première lettre, le premier exil, les premières amours, le second exil, les premiers textes, le premier amour, la première défaite, et enfin, les autres textes qui m'ont contraint à celui-ci, le dernier, qui inutilement les invoque et inutilement les oublie.

Atteint par *l'abandon nocturne*, j'essaierai de faire de chaque lettre un simple chiffre et de me défaire ainsi de la suite indéchiffrable qui lie, au travers de l'encre qui coule de ma main droite, mon existence à ma mort. Je tâcherai de restituer ma vie, de la première à la dernière syllabe. Je tenterai de faire le portrait de l'homme que je suis, et non seulement de celui que je fus, écrit *exactement d'après nature et dans toute sa vérité*, mais que je sais n'être point le seul qui existe ni qui probablement existera à jamais. Comme d'autres, la seule fin que j'impose est *domestique et privée* : j'écris pour me défaire, non pour donner. *Mes forces ne sont capables de nul autre dessein*. Et si je pouvais choisir votre posture, si j'avais le droit de suppléer à votre regard, je préférerais que vous me lisiez comme on lit les confessions

de certains moines, sachant qu'ils écrivent pour s'humilier devant leurs frères et non pour qu'on admire leur singularité.

Je voudrais réaliser un portrait de l'artiste en Muet ; je voudrais rassembler les milliers de mots – et les milliards d'absences de mots – qui tout au long de ma vie m'ont livré, m'ont formé, m'ont peut-être créé ; je voudrais retrouver tous ces phonèmes inarticulés qui sont devenus les seuls phénomènes de mon histoire et m'en débarrasser ; je voudrais chercher dans tous ces textes inachevés les raisons de mon silence, de ce manque de parole, de chose dite, de son, de bruit, qui a caractérisé mon existence ; je voudrais aller à la recherche de l'origine, des multiples origines, de l'indestructible distance qui, à travers le fait de me taire, d'être en quelque sorte le pendant du Bavard qui peuple son angoisse de mots inutiles, m'a éloigné de la vie. Je voudrais traquer dans chaque phrase écrite ce qui m'a rendu muet.

Comme certains qui rêvent de s'enfermer dans une bibliothèque et ne plus vivre que de lectures, solitaires et infinies, d'autres auteurs, je rentrerai dans le cauchemar de vivre reclus dans la bibliothèque intime – ces quelques milliers de pages où rien n'a été écrit dans le *funeste* but de faire des livres – que trente années de vie, vingt d'écriture, m'ont léguée. Je fouillerai dans chaque dossier, je feuilletterai chaque cahier, je détaillerai chaque

papier, je relirai chaque mot écrit qui, fût-il insignifiant seul, prendra sans doute un sens dans cette continuité terrifiante qui a fait de moi un lieu lointain que je n'ose plus visiter.

Je ne dissimulerai pas le moindre doute, la plus infime maladresse, la plus grossière erreur. Comme je me suis toujours donné à moi-même dans l'écriture, je me donne à présent à vous. Je vous laisse, en votre âme et conscience, seuls lecteurs de la vie d'un individu qui n'a jamais voulu écrire : le taciturne Santiago H. Amigorena.



## LE PREMIER CAUCHEMAR



*« Regardez, regardez ce qui vous parle et moquez-vous de celui qui s’y cache! Il est étroit de partout, il est passif, et sa paresse attire les mouches comme la sieste le soleil! Il gobe et les cris et les mots! Il est le grand orifice, le trou définitif! Il est l’autruche à la simplicité tardive, le chameau à plumes, le struthio camelus, le ñandú, le tridactyle sans vol et sans vue qui court sur ses doigts! Il est l’éternel avaleur, le glouton têtard teteur! Moquez-vous, moquez-vous de lui! Il porte le funeste message, la tablette aux plis fermés où se lisent maints signes meurtriers. »*





El abuelo Vicente, à qui je ne saurais jamais si le patronyme fut attribué par E.T.A. Hoffmann dans un but purement poétique ou par tout autre bureaucrate allemand simplement par insolence à l'égard de la noblesse autrichienne, portait souvent un chapeau. Au début des années vingt, alors qu'il se promenait dans les rues de sa Lodz natale en confiant les dernières anecdotes des interminables disputes avec son père à l'oreille, qui bien des années plus tard serait l'une des plus prisées au monde, de l'ami familial Arthur Rubinstein, et ceci dans le vain espoir que ce dernier interviendrait en sa faveur, son regard tomba par je ne sais quel hasard sur un supplément du journal *La Nación* qui vantait les mérites d'un jeune pays latino-américain. Il cessa aussitôt de se soucier de son père, emprunta à l'encore jeune pianiste le prix du billet et partit sur-le-champ. A son arrivée en Argentine, ne côtoyant décidément que des célébrités, el abuelo Vicente vécut dans la même pension que Witold Gombrowicz, son compatriote scrupuleuse-

ment contemporain, et le fréquenta lorsque ce dernier vendait des cravates calle Florida, à quelques mètres à peine d'un autre vendeur ambulant, Aristote Onassis. Mon grand-père aussi, comme le Grec, devait connaître des revers de fortune – ses trois filles, pendant leur enfance, selon les années, se rendaient au temple pour fêter Rosh ha Shana vêtues comme des princesses (robes en tulle blanc, chaussures neuves, rubans de soie sauvage) ou pour y mendier en haillons –, revers de fortune d'une ampleur moindre certes, mais qui faillirent avoir une influence bien plus grande que ceux d'Onassis sur mon existence. Pourtant, je ne devais pas naître à Punta del Este. Ces revers de fortune, les seuls événements marquants de l'existence de l'abuelo Vicente, allaient déterminer l'endroit mythique de ma naissance en omettant, comme jamais le destin ne le fait pour les héros, de changer le lieu matériel de celle-ci. Pour que vous saisissiez tout ce qui se dissimule de grotesque dans mon attachement à Punta del Este, je m'excuse de devoir revenir quelques années en arrière, remontant le temps au-delà de mes souvenirs, convoquant les échos de ces mémoires externes et volontaires que je sais mensongères.

Le démon du jeu possédait depuis toujours el abuelo Vicente, mais il fut singulièrement exalté pendant la Seconde Guerre mondiale. Buenos Aires fleurissait dans les années quarante, l'opulence et l'euphorie d'être loin du champ de bataille prolon-

geaient les nuits moites et multipliaient les ressources de raffinement et de stupre. La débauche, la luxure, les voluptés se bousculaient au coin des rues sombres. La plupart des Argentins léchaient le miel sur l'épine : ils faisaient de la nuit le jour et du jour la nuit sans le moindre souci de ce qui occupait les deux tiers de l'humanité. Mon grand-père, jusqu'à la fin de la guerre, et malgré les lettres de sa mère, Gustava Goldvag, qui lui racontaient la vie dans le ghetto, continua à croire qu'il y avait encore de l'espoir, qu'il trouverait un moyen de faire venir toute sa famille en Argentine, qu'il serait leur sauveur, que les obscures raisons des disputes avec son père qui l'avaient poussé à partir de Pologne seraient effacées d'un coup de baguette magique. En bon Juif, il perpétua ce trait de caractère qui est aujourd'hui considéré comme une tare, cette qualité qui comme tant d'autres se perd depuis qu'un Etat regroupe ce peuple constitutivement disséminé : l'optimisme. Aux tables de poker des cafés enfumés de l'Once, tous les jours à minuit, il retrouvait trois autres Polonais et un tuyauteur, et ils passèrent les heures occultes de la Seconde Guerre à jouer aux cartes, nuit après nuit, du lundi au samedi, le dimanche étant réservé à l'hippodrome de San Isidro et à ses courses équestres nostalgiques d'un jockey de génie, *vieux et poilu*.

Pendant ces années troubles, el abuelo Vicente était toujours accompagné d'un immense ami,

monomane et silencieux, surnommé « El Oso », mais que les ours vexés appelaient « El Mamut ». Bien qu'il fût brun, il avait une mèche, la moitié d'un sourcil et le tiers de la moustache d'un blanc immaculé : c'était l'une des traces qu'avait laissées sur lui le peloton d'exécution qui essaya de le fusiller peu après le coup d'Etat du maréchal Pilsudski auquel il s'opposa aux côtés de mon grand-père ; les autres traces étant une série de cicatrices qui lui décoraient le torse et qu'il adorait exhiber aux dames argentines ébahies. A l'époque, l'une des occupations principales de ces deux compères consistait à organiser des paris à propos de n'importe quel sujet (la couleur de la première voiture qui apparaîtrait au coin de la rue, le nombre de barbus qui se trouvaient dans tel café, la parité ou l'imparité de la plaque d'immatriculation de la prochaine ambulance qui passerait), et à partir tranquillement avec l'argent des parieurs, gagnants ou perdants – l'aspect physique de l'Oso étant si effrayant que personne ne s'y opposait. Pour ces hommes, pendant ces années, il n'y eut comme seule lumière pour combattre l'ombre gluante de la mélancolie qui peu à peu recouvrait Buenos Aires que l'excitation du jeu. Puis, brutalement, à la révélation de certaine nouvelle, tout s'effondra. Ces Juifs néo-argentins ne comptèrent plus des jetons : mon grand-père, à lui seul, éprouva la perte de ses parents, de tous ses frères et sœurs – ils étaient six –

N° d'éditeur : 1575  
N° d'imprimeur : 98  
Dépôt légal : avril 1998  
*Imprimé en France*



Santiago H. Amigorena  
**Une enfance laconique**

Cette édition électronique du livre  
*Une enfance laconique* de SANTIAGO H. AMIGORENA  
a été réalisée le 13 novembre 2012 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mars 1998  
par Normandie Roto Impression s.a.  
(ISBN : 9782867446191 - Numéro d'édition : 125).  
Code Sodis : N51842 - ISBN : 9782818015391  
Numéro d'édition : 239532.

Avec le soutien du

